

Dimitri Nicolaidis

Ιστορικός - Paris I

«LA FRANCE ET LES GRECS SOUS LA REVOLUTION  
FRANCAISE»

Nicolas Svoronos s'est toujours intéressé à l'histoire commune de la Grèce et de la France, et c'est certainement pour l'avoir lu au préalable que J'ai pris la direction qui a été la mienne tout au long de mes recherches. Ce qui m'a frappés surtout à la lecture de ses livres, c'est cette impression que les liens qui unirent Grecs et Français apparaissent, dans la période qui m'intéresse, comme beaucoup plus rêvés que vécus; et je crois qu'il y a là une clé de lecture tout à fait originale pour comprendre ce grand rendez-vous manqué qu' est à mon sens l'histoire des relations franco-grecques q autour de la Révolution. Car au delà de la conjoncture politique, il serait utile d'aller chercher des explications à ce phénomène aussi du côté des mentalités, justement mon domaine d'investigation.

Pour résumer mon sujet, on peut dire qu'il s'agit d'étudier «la représentation des Grecs par les Français sous la Révolution». Alors pourquoi une telle approche, quel est l'intérêt de ce sujet? Oûtre l'intérêt *methodologique* que j'espère démontrer à travers les articulations se mon exposé, je crois qu'il est double:

Premièrement, il y a la *connotation* d'un tel sujet et d'abord pour les Français du XVIIIème siècle, car il faut bien prendre conscience qu'à l'époque, parler de la Grèce c'est immédiatement faire référence à l'Antiquité; et le référent antique n'est pas seulement un procédé rhétorique, il a une valeur tructurelle, il structure l'univers mental des Français, toute la sphère intellectuelle, de la poésie à la politique. Il y a donc d'un côté le référent antique, let de l'autre la dure réalité celle d'un peuple esclave, dégénéré comme le qualifie fréquemment les Français. Il y a donc une contradiction à surmonter,

---

\* Ce texte est le résumé d'un Mémoire soutenu à la Sorbonne in 1988 sous le direction de Monsieur Michel Vouelle. Un article sera par ailleurs bientôt publié dans la «Revue de Science Social» (Athènes).

et, étant donné l'importance du référent antique, on verra à quel point l'enjeu ici est grand.

Le deuxième élément qui justifie l'intérêt que l'on peut porter à ce sujet, c'est la *limitation temporelle* que je me suis imposé — et pas seulement pour des raisons de commodités — c'est-à-dire l'époque de la Révolution française et partiellement de l'Empire napoléonien. C'est d'abord intéressant du point de vue de l'histoire des mentalités dans la mesure où l'on considère généralement que les mentalités ne peuvent s'étudier que dans la longue durée, tandis que la rupture serait la caractéristique exclusive de l'évènement, de la courte durée. Est-ce qu'on ne pourrait pas apporter quelques restrictions à cette vérité là? C'est ensuite intéressant du point de vue de la période choisie, car l'extrême nouveauté de la Révolution française c'est la place laissée au discours, l'inflation considérable de la parole. On assiste ainsi à une idéologisation de la réalité et donc des représentations de cette réalité. La représentation des Grecs peut du coup apparaître comme un très bon miroir du Français «en Révolution», tout en constituant malgré tout un compromis entre idéalisme et pragmatisme, pareillement nécessaires comme nous le verrons.

## I

Mais il n'est bien-sûr pas dans mon intention de gommer ou de sous-estimer le poids des mentalités stables, de l'ensemble des représentations traditionnelles qui constituent l'univers mental des Français du XVIIIème siècle. Ainsi, le premier niveau d'analyse de la représentation sera le plus évident, celui qui nous fait passer de la perception à la représentation à travers le filtre de cet univers mental quasi immobile, où le stéréotype joue le rôle indispensable de décomplexification d'une réalité parfois un peu opaque.

Il résulte de cette analyse une image double du Grec, dualité qui correspond à une distinction géographique, mais surtout qui s'accompagne dans chacun des cas de pré-supposés idéologiques tout fait spécifiques.

Le première image est celle qui domine dans nos sources. c'est-à-dire celle du Grec dégénéré. Celui-ci n'est jugé qu'en fonction d'un Age d'Or révolu, est donc toujours dévalorisé par contraste avec les Anciens, à tel point qu'on va parfois jusqu'à nier sa propre identité de Grec. Mais cette vision des choses permet surtout d'établir une filiation directe entre la Grèce de Sophocle et la France de Voltaire — et les comparaisons sont fréquentes — et nous avons alors une opposition entre un Occident héritier de l'Antiquité, et un Orient du côté duquel le Grec moderne est rejeté, notamment grâce au

procédé de l'amalgame où le Grec est identifié au Turc: il s'agit bien de deux peuples esclaves sous un gouvernement tyrannique, caractérisés par leur fanatisme et leur ignorance.

Mais l'idée même de dégénérescence contient celle de régénérescence, et ici intervient l'«homme civilisé» pour qui rendre ses droits au peuple grec est un devoir, une mission sacrée. Là encore il y a une idée implicite, celle du Grec dépendant, incapable de s'émanciper seul. Car en attirant la compassion sur ces hommes privés de liberté, aveugles au milieu des Ténèbres, on rend du même coup nécessaire l'intervention extérieure et incontestable la supériorité de l'Occidental, en particuliers de la France des Lumières. D'où toute une rhétorique paternaliste, infantiliste, comme chez cette Elève Vice-Consul à Smyrne qui suggère «d'imiter avec les Grecs le bon père de famille qui instruit ses enfants en se jouant d'eux», ou ce Général des îles ioniennes qui fait de ce fait une tare congénitale puisque «divisé par des haines profondes en deux parties irréconciliables, (ce peuple) aime mieux être gouverné par des Etrangers que de se gouverner lui-même».

Ainsi, en nous faisant passer de l'Antiquité au XVIIIème siècle par un procédé continu de dégénération, on nie du même coup la complexité de l'Histoire, on coupe en droite ligne à travers les méandres d'un cheminement politique et culturel qui représente l'héritage du peuple grec. Mais heureusement, et ci apparaît la deuxième image du Grec, il est possible de décrire une autre Grèce. celle-ci immuable, intemporelle, qui permet de dépasser la contradiction. Elle correspond à une géographie mythique, dans les montagnes du Magne ou de l'Epire, ou dans des îles comme Hydra, où vivent des peuples indépendants et vertueux.

Mais ici encore, la représentation est fortement connotée idéologiquement. Elle évoque tout un aspect de la philosophie des Lumières, notamment celle de Rousseau. Tous les éléments de l'idéal rousseauiste sont en effet présents: la Nature, à la fois généreuse et protectrice; le «bon sauvage» qui se nourrit du fromage de ses chèvres, mène une vie ascétique et connaît un bonheur simple; la Vertu qui est une qualité naturelle et non culturelle chez ces hommes et ces femmes qui mettent leur honneur au dessus de tout; enfin il y a surtout la Liberté, et sa manifestation politique, l'indépendance, qui s'exprime à travers des actes de bravoure cent fois décrits, eu un mépris de la mort qui est aussi un mépris de la vie, de la vie matérielle par opposition à une vie plus spirituelle. Ce Grec là est donc, selon un schéma hégélien, l'exacte figure inversée de celle du Grec esclave, c'est un vainqueur tel les soldats de l'an II, et la devise de la République française. «la Liberté ou la Mort», pourrait très bien être la sienne.

Mais cette représentation là n'est pas seulement une simple illustration d'un certain idéal — celui de Rousseau et de toute la Révolution française en général —, elle est avant tout un justificatif. Ces «descendants des Spartiates» ont en effet une importance symbolique considérable, car ils touchent à l'essence même de la Révolution française et de la conscience politique des révolutionnaires. Ils sont un justificatif du «mythe révolutionnaire», et pour le comprendre, je voudrais en appeler à Marx et à son analyse de la Révolution française. Celui-ci en effet montre du doigt la principale limite de ce grand bouleversement, à travers sa dénonciation de «l'illusion du politique» qui correspond à un fourvoiement idéologique des nouveaux dirigeants dans la mesure où ils ne séparent pas infrastructure et superstructure, où ils ne savent apporter que des solutions politique à des problèmes sociaux<sup>1</sup>. Le but de la Révolution est en quelque sorte de passer de l'homo economicus au citoyen, de fondre la société civile dans la société politique. D'où la tendance des militants révolutionnaires à identifier leur vie privée à leur vie publique et à la défense de leurs idées. Et ailleurs, le seul exemple vivant réussi, en dehors de toute construction théorique, la seule concrétisation de cet idéal, ce sont ces montagnards héritiers des Lacédémoniens, qui apparaissent comme le lien nécessaire entre théorie et pratique.

Nous avons donc ces deux images du Grec, complémentaires, mais qui obéissent à des motivations de nature différente. Ainsi nous n'avons pas un système exhaustif permettant de construire une image totale du Grec, mais au contraire une image qui témoigne de l'hétérogénéité de la réalité, et qui passe par un discours de l'exception, de l'anecdote. Au bout du compte, cette image est beaucoup plus ambiguë que celle désirée par les fonctionnaires français.

## II

D'où l'intérêt de passer par un deuxième niveau de lecture de la représentation où il n'est plus question d'étudier le contenu de celle-ci, mais les mécanismes de son élaboration. la logique de sa construction. L'enjeu pour les Français est en effet de clarifier, et pour ce faire il doit situer l'autre

---

1. «Loin de percevoir dans le principe de l'Etat la source des tares sociales, les héros de la Révolution française perçoivent, au contraire, dans les tares sociales la source des maux politiques. C'est ainsi que Robespierre ne voit dans l'extrême pauvreté et l'extrême richesse qu'un obstacle à la *démonstration pure*. C'est pourquoi il désire établir une frugalité générale à la Spartiate». (Karl Marx, *Gloses éritiques en marge de l'artiste (Le Roi de Prusse et la Réforme sociale par un Prussien)*).

par rapport à soi, en réduisant toute opposition à une alternative simple: le similaire et le différent. L'avantage est alors de faire entrer dans un système cohérent tous les protagonistes qui gravitent autour des Grecs. On peut ainsi prendre l'exemple du Juif: en le rapprochant du Grec, on dévalorise ce dernier, on le résuit à un peuple-marchand sans Patrie. Mais face aux Français, en les séparant on souligne le caractère irrécupérable du Grec pro-Russe face au Juif reconnaissant vis-à-vis de la République française é ancipatrice. Si on prend l'exemple du Turc, on peut voir que celui-ci n'est pas toujours le pôle négatif qui permet comme on l'a vu à travers le procédé de l'amalgame de dévaloriser le Grec. Car le Turc, très concrètement, est d'abord le détenteur du pouvoir, et, en tant qu'autorité, il est le seul interlocuteur valable pour des fonctionnaires, des représentants de l'Etat français.

Mais le Français n'est pas systématiquement ce tiers exclu qui s'identifie à l'un des termes de l'opposition. Il peut arriver, lors d'arrivée, lors de passage d'un état à l'autre, d'une identité à l'autre, qu'il ait à régler brusquement la question à la fois de sa propre identité et de celle d'autrui: le premier cas exemplaire est celui de l'occupation des îles ioniennes, au cours de laquelle on assiste à une miraculeuse métamorphose chez ces «nouveaux citoyens» qui de grossiers et brutaux deviennent sages et modérés. Le deuxième cas est celui, inverse, des mariages mixtes qui corrompt le Français et où les thèmes religieux de la perdition, de la souillure sexuelle, de la Femme tentatrice surprennent en ces temps révolutionnaires. La peur de la contagion est telle! que ces mariages sont interdits au personnel consulaire sous la Révolution.

Mais l'autre enjeu dans cette opération qui consiste à «ramener l'autre au même», ce n'est pas seulement de clarifier, rendre intelligible, c'est aussi rendre présent, Car désormais la France est de plus en plus absente physiquement, c'est une période de crise pour ses intérêts dans la région. Le grand problème des Français est donc un problème de reconnaissance, qui s'exprime au travers de l'obsession de l'opinion de l'autre. Cette opposition doit apparaître comme claire, tranchée, — l'Amour ou la Haine — et les nuances, le sentiment partagé ne sont pas d'une grande utilité dans cette opération. Si l'on constate des sentiments contradictoires, alors il vaut mieux les présenter comme successifs, conjoncturels, que comme simultanés, structurels. Mais la réponse que le miroir grec leur renvoie n'est pas très satisfaisante. Le Français n'est pas jugé pour ce qu'il est, mais pour qui il aime (les Turcs ou les Russes), ou pour ce qu'il pense (l'esprit catholique ou l'esprit révolutionnaire).

Globalement, l'image du Grec qui en ressort est donc toujours une

image indirecte, biaisée, et il ne reste alors plus qu'à intervenir directement pour modifier la représentation.

### III

Nous abordons là notre troisième (et dernier) niveau d'analyse de la représentation, qui se situe géographiquement là où nous sommes tous réunis puisqu'il s'agit des îles ioniennes. C'est ici en effet que s'opéra le contact entre la France et les Grecs, et que les représentations furent mises à l'épreuve des faits. L'intérêt est de mesurer le décalage entre le discours et l'action, décalage qui implique mensonges, hypocrisie et mauvaise foi, mais qui provoque aussi des transformations, des adaptations du discours à la réalité. Mais le langage prend ici une dimension d'autant plus formidable qu'il s'agit de la Révolution française avec tout le pouvoir des symboles, le triomphe des Grands Principes. La grille de lecture des Français devient purement idéologique: *dire la Liberté, l'Égalité...* c'est les réaliser. On est ainsi témoin d'un processus d'abstraction tout à fait caractéristique. On peut l'analyser à deux niveaux (réalité/imagination):

D'abord au niveau du réel: l'étroite combinaison de l'action et du discours est certainement le trait spécifique de l'occupation française des îles ioniennes. Déjà avant la nouvelle de la Révolution se transmettait via un univers de signes, de symboles (feuilles d'information, assemblées démocratiques, bateaux rebaptisés, port de la cocarde tricolore...). Les Français avaient aussi recours à la propagande par voie d'affiches, ou grâce à des agitateurs comme les frères Stéphanopoli envoyés dans le Magne par le Directoire et Bonaparte. Après l'occupation, la même logique est suivie: l'apprentissage des lois, la traduction de la Constitution, les inscriptions autour de jeunes arbres de la liberté et les nombreux discours, tout cet exhibitionnisme de la parole n'est pas purement symbolique, c'est un élément central du nouvel ordre social.

Mais quelle est la place des Grecs dans ce nouvel ordre social? Ils ne sont pas appréhendés en tant que peuple mais en tant qu'individus, citoyens potentiels d'une République universelle: Cela se traduit par exemple par la marginalisation de l'Église orthodoxe, la principale expression de l'identité culturelle de la communauté; mais cela se traduit aussi par l'intégration des Grecs, y compris du Continent, à la gestion des îles.

Mais pour les Français, cette expérience hellénique fut très limitée à la fois géographiquement et temporellement. Devant leur impuissance à agir,

ceux-ci ont tendance à se régugier dans un univers fantasmagorique. Donc on assiste aussi à ce processus d'abstraction au niveau del'imaginaire. C'est surtout autour de l'expédition d'Egypte, au moment où convergent les intérêts des deux peuples, que se multiplient plans d'attaques, projets d'invasions et mémoires et tout genre. De façon symptomatique, Napoléon exprimera dans son *Mémorial de Sainte Hélène* le regret de n'avoir pas libéré la Patrie des Anciens: «La Grèce attend un libérateur! Ce sera une belle couronne de gloire. Il inscrira son nom à jamais avec ceux d'Homère, de Platon et Epaminondas. Je n'en ai pas été loin!»

Ce phantasme peut conduire jusqu'aux utopies les plus délirantes, comme celle mentionnée par Coraï, le projet d'une République franco-hellénique à Chypre et en Crète, dans le cas où les Coalisés envahiraient la France! Mais la nouveauté est ici de voir les Français et les Grecs à pied d'égalité. L'idéologie de la Révolution a ainsi surtout réussi à humaniser le regard des Français, à transformer l'image du Grec. La Fraternité est une nouvelle valeur qui impose une représentation modifiée, où les Grecs y gagnent en autonomie et les Français en modestie. Ce nouvel état d'esprit annonce un changement des dispositions, en quelque sorte les prémisses du philhellénisme romantique.

Dimitri NICOLAIDIS  
7 rue Cels  
75014 PARIS 14ème

le 23 Juillet 1990

A Monsieur Georges Kontogiorgis,

Recteur de l'Institut d'Etudes Politiques et Sociales d'Athènes.

Monsieur,

veuillez trouver ci-joint le texte de mon intervention au colloque de Leukada auquel vous m'avez fait l'honneur de m'inviter. J'ai eu beaucoup de plaisir à découvrir votre belle île, surtout à cette époque de l'année, J'espère qu'il n'y aura pas trop de problème de traduction, mais vous pouvez bien sûr prendre toute liberté avec le texte. Je vous remercie encore, et vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

CC à Madame Réna Stavridi-Patrikiou.